

Valérie Sasportas Envoyée spéciale à Merritt Island

Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait. « Le Figaro » a embarqué avec vingt-deux clients passionnés de l'agence Nomade Aventure, seul tour-opérateur français à permettre d'assister dans les meilleures conditions au lancement d'Artemis 2. Une expérience inouïe.

Les frétillent comme des enfants. À l'aéroport de Paris - Charles-de-Gaulle, mardi 30 mars, vingt-deux passionnés, âgés de 45 à 80 ans partent en Floride pour assister au lancement d'Artemis 2, premier vol lunaire habité depuis 1972. Vingt-deux seulement pour un événement qui fait rêver l'humanité ? « Peu y assistent car beaucoup pensent que c'est impossible », confie Fabrice Del Taglia, directeur général de Nomade Aventure, le seul tour-opérateur français à proposer un séjour structuré autour de l'exploration spatiale, permettant d'assister dans les meilleures conditions au décollage de fusées.

« Jusqu'à récemment, l'immense majorité du public ne connaissait même pas le programme Artemis. L'actualité spatiale, les mois derniers, s'était focalisée sur l'envoi de Sophie Adenot par la Starliner spatiale internationale, poursuit-il. Et les reports successifs par la Nasa, en février puis en mars, avaient découragé les médias d'en parler, jusqu'à la dernière minute. » Pour nous, les tentatives avortées ont entretenu une insoutenable espérance. Le groupe WhatsApp « Back to the moon », dont l'icône est la même que celle de l'agence spatiale américaine, s'est emballé au gré des posts. L'expérience immersive commence par ce symbole. « Jusqu'à 45 secondes avant le décollage, la Nasa peut encore tout annuler », ajoute le dirigeant. La tension monte. La troisième fenêtre de tir n'a finalement pas permis à l'astronaute Jean-Pierre Haigrenier d'accompagner le groupe. C'est Pierre-François Mouriaux, alias « Pif », responsable de la rubrique

Espace à Air et Cosmos, qui en assume la charge dans une sage exaltation.

Mercredi 1^{er} avril, les messages sur les réseaux sociaux annoncent d'énormes bochons à Merritt Island, côte orientale de la Floride, 50 minutes d'Orlando, jusqu'au Kennedy Space Center (KSC). C'est un complexe visionnaire, au milieu d'une réserve naturelle peuplée d'alligators indolents. On découvre un site d'exploration à nul autre pareil sur l'épopée spatiale, au fil de multiples musées immersifs et interactifs, avec la navette Atlantis dans une mise en scène hollywoodienne. Au KSC, se situe le pas de tir de la mission Artemis 2.

Venir chercher l'expérience

S'y presse ce jour-là une foule de visiteurs, chaises pliantes sous le bras. Jusqu'à 460 000 personnes sont attendues sur l'ensemble du comté de Brevard surnommée la « cote de l'Espace ». C'est bien moins que les records établis par Apollo 11, qui a rassemblé 1 million de spectateurs le 16 juillet 1969, à une époque où Cap Canaveral, Cocoa Beach, Melbourne ou encore Titusville n'étaient encore que des petites villes. Quelques 680 000 âmes y vivent aujourd'hui. Des spots de tourisme connus avant tout pour leurs parcs d'attractions - Orlando en est la capitale mondiale, leurs navires de croisière XXL, leurs plages de surfers et la faune sauvage.

Le ciel est doux, 25 °C, mais on guette les nuages et le vent. La pluie soudaine ne dure pas. « Le ressenti d'excitation qui monte, presque le trac. Comme si j'étais moi-même impliqué dans les opérations de lancement », souffle Fabrice Del Taglia.



L'exploration spatiale, nouvel horizon du tourisme

Pif est gagné par l'émotion. « Il y a un mois, nous étions à 11 km du pas de tir pour Sophie Adenot qui s'envolait sur l'ISS. Je sais que la différence va être exceptionnelle. Ce soir, ça va être dément ! » Le compte à rebours se vit tambour battant à 5,5 km du pas de tir. Un privilège. Un millier de spectateurs seulement peuvent s'installer sur les gradins ou la pelouse de Banana Creek. « Le principal challenge était d'avoir des places sur ce site privilégié d'observation, c'est à dire le plus proche et le plus exclusif. Le site n'est tout le monde veut être », explique Fabrice Del Taglia qui a acheté 50 billets au KSC avant l'ouverture des ventes publiques

pour s'en assurer. La tension est à son comble quand enfin, au loin, l'épais panache de fumée blanche gonfle et précède l'énorme boule de feu qui fend le ciel en deux. Un profond grondement prend aux tripes. La fusée peu à peu prend la courbe de la Terre. Les larmes montent aux yeux. On tremble en songeant qu'elle emporte mille fois plus loin que l'ISS, à plus de 400 000 km de notre planète, quatre astronautes à son bord. « Je m'intéresse à l'espace depuis 1962. En 1963, je me suis abonné à Air et Cosmos et en 1965 après mon école d'ingénieurs, je faisais des conférences pour le programme Gemini », raconte Yves Monnier, trésorier de

l'Association astrophilatelique de France, le doyen du groupe du haut de ses 80 printemps. « Voir une fusée décoller, je l'avais vu à la télé, sur internet, mais je suis venu chercher l'expérience », poursuit Philippe Fagnoni, 51 ans, pharmacien enseignant à l'université de Dijon et compositeur de musique électro sous l'avatâr bien nommé d'AstroVoyager. Christophe Lecoindre, 60 ans, juriste d'assurance, poursuit cet objectif depuis qu'il a « regardé la dernière mission Apollo en 1972 ». « C'est l'un des plus beaux accomplissements que l'être humain est capable de produire. C'est pour cela qu'un être de la science, aller toujours plus loin », s'exclame Antoine, consultant en

Le temps de la conquête de l'espace

Judikael Hirlé

De nos jours, frôler la Lune se regarde en direct sur Netflix, tandis qu'à bord d'Orion, chacun prend d'excellentes photos du satellite de la Terre avec un simple smartphone... Pourtant, depuis 1972, nul être humain n'avait plus approché la Lune d'aussi près. Et à fortiori aucune montre, ces accessoires de dotation qui font partie du paquetage de tout conquérant de l'espace. En la matière, la légende absolue demeure la Speedmaster d'Omega, surnommée la « Moonwatch » depuis les premiers pas de l'homme sur la Lune, au poignet de Buzz Aldrin et à celui de Neil Armstrong, en 1969. C'est ce chronographe qui, en 1965, survit le mieux aux tests de résistance imposés par les ingénieurs de la Nasa pour choisir les modèles destinés à ses astronautes. « En 1958, la Nasa lance son programme d'exploration spatiale. Le Programme Mercury, ainsi que la présentation officielle des Original Seven, les sept premiers astronautes sélectionnés, allaient marquer l'histoire de la nation américaine », raconte Anthony Marquie, auteur avec Grégoire Rossier de l'ouvrage de référence Moonwatch Only. Néanmoins, à ce moment de son histoire, la Nasa ne juge pas encore nécessaire de doter ses équipages d'une montre officielle. Elle leur laisse le soin de choisir et d'acheter leurs propres modèles. En 1962, un groupe d'astronautes, dont Walter « Wally » Schirra et Gordon « Gordy » Cooper, décident donc d'en acheter à titre privé. À la recherche d'un chronographe fiable, lisible et robuste, leur choix se porta sur l'Omega Speedmaster. Cette décision personnelle allait changer à jamais la destinée de ce chronographe, et probablement aussi l'histoire de la marque. »

Pour Artemis 2, ce ne sont plus les modèles mécaniques des pionniers du programme Apollo que l'équipage porte à bord, mais une X-33 Ref. 3291.50.00 à affichage numérique, initialement lancée en 1998. Pour autant, celle actuellement utilisée par Sophie Adenot à bord de la Station



Eugene Cernan, le commandant de la mission Apollo 17.

spatiale internationale est bien plus moderne que celle de ses confrères américains et canadiens : cette nouvelle version de la X-33 Skywalker jadis imaginée avec l'aide du spationaute français Jean-François Clervoy est un chronographe en titane de 45 mm de diamètre déjà prêt pour les futures missions martiennes, associant affichage analogique de l'heure et fonctions numériques développées sous une licence brevetée par l'ESA. On est bien loin des premières montres à avoir affronté l'espace. Quand, le 12 avril 1955, Iouri Gagarine se contenta d'un sobre « Allons-y », juste avant l'allumage des moteurs de sa fusée, il porte une montre Sturmanskie - ce qui peut se traduire par « navigateur » en français - de série, produite par la Première Usine, une fabrique de montres de Moscou. Il faudra attendre 1964 pour voir la Sturmanskie prendre son nom actuel, Poljot, qui signifie « vol ». On la retrouvera le 18 mars 1965 au poignet d'un autre cosmonaute, Alexeï Leonov, lors de la première sortie extravéhiculaire d'un homme dans l'espace. Sa Poljot Spetsial sera exposée 12 minutes et 9 secondes au vide spatial.

L'année suivante, au poignet de Scott Carpenter, c'est une création « Swiss

Made » qui, pour la première fois, va découvrir l'apesanteur : la Breitling Navitimer Cosmonaute. Avec elle, le 24 mai 1962, l'astronaute américain va effectuer trois fois le tour de la Terre à bord de la capsule spatiale Aurora 7.

Distinguer le jour de la nuit

C'est lui-même qui avait contacté Willy Breitling afin de se faire créer cette pièce personnalisée. Un bracelet métallique extensible permettait de la passer par-dessus sa combinaison, tandis que sa lunette pouvait être manipulée avec des gants. Mais sa demande clé consistait à remplacer l'échelle de 12 heures par celle de 24 heures, car les astronautes en orbite voient une succession de jours et de couchers de soleil si rapide qu'ils ne distinguent plus vraiment le jour et la nuit. Outre un pot de Nutella en apesanteur dans la cabine d'Orion, les amateurs ayant regardé en direct Artemis 2 frôler la Lune auront eu quelques surprises en regardant les poignets de l'équipage : aux côtés de leur X-33 de dotation, on remarque non seulement une Omega Speedmaster classique au poignet droit de Victor Glover, mais aussi une Navitimer Cosmonaute aux poignets des autres membres de

l'équipage. Un bel hommage à la première montre suisse dans l'espace.

On le sait peu, mais nombreux sont les astronautes à porter non pas une mais deux montres, entre utilité, habitude et superstition. « La Speedmaster a été testée plusieurs fois par la Nasa et reste effectivement leur montre de dotation officielle », précise Anthony Marquie. Néanmoins, ils ont porté de nombreuses montres personnelles, que ce soit à titre privé au sol, lors de leurs entraînements, au cours des missions, et même sur la Lune. De nombreux passionnés de la conquête spatiale se sont amusés, au cours des années, à identifier ces différentes montres sur les photos de la Nasa... La Speedmaster reste cependant unique depuis plus de soixante ans. Et le point de départ de cette histoire n'était absolument pas lié à un accord marketing. » Ainsi, côté occidental, quelques rares autres modèles auront également eu l'honneur d'échapper à l'attraction terrestre. Telle la Bulova de Dave Scott lors de la mission Apollo 15, en 1971, adéquate 1,3 million de dollars aux enchères en 2015. Ou bien de la Rolex GMT-Master Réf. 1675 d'Edgar Mitchell, pilote du module lunaire début 1971, qui offrira par la suite cette montre à sa fille, avec au dos gravé la mention « Portée par CDRE. Mitchell pendant Apollo 14, 1971, à Karin, ma fille ». Elle s'envolera à plus de 2 millions de dollars aux enchères fin 2024.

Une Seiko 6L39 sera quant à elle emportée dans l'espace par William Pogue entre fin 1973 et début 1974. Elle y gagnera le surnom de son porteur auprès des aficionados de la marque japonaise. Plus près de nous, à marquer le début des années 1980, les Yema Spationaute, conçues en partenariat avec le Cnes, s'élançent vers l'espace, en 1982 depuis Baïkonour avec Jean-Loup Chrétien. Le 17 juin 1985, à bord de la navette Discovery, Patrick Baudry décolle à bord de la navette Discovery avec sa Yema Spationaute II. Quant aux actuels talkonastes chinois, ils font toujours confiance à leur Puyta Aerospace, qui les a déjà accompagnés durant quinze missions - jusqu'à Shenzhou 20 -, fin 2025. ■

Cinq montres

La plus légendaire :

Omega Speedmaster

Moonphase Meteorite, 18 800 €

C'est la montre officiellement sélectionnée pour toutes les missions habitées de la Nasa depuis 1965. En soixante et un ans, la Speedmaster (I) a connu bien des déclinaisons. Mais celle-ci, en acier et d'un diamètre de 43 mm, possède un cadran façonné à partir d'une météorite ferreuse. Un matériau tout droit venu de l'espace, au motif unique. À 6 heures, la représentation des phases de Lune met en scène deux cabochons réalisés quant à eux à partir de véritables fragments de météorite lunaire. En rotation, ces lunes dévoilent les nuances lumineuses correspondant aux hémisphères nord et sud. Quant au fond étoilé, il reproduit la configuration du ciel tel qu'il apparaissait depuis Biembo, siège d'Omega en Suisse, la nuit où Apollo 11 s'est posé sur la surface lunaire en 1969.

La plus réveuse :

Hermès Arceau L'Heure de la Lune, 39 300 €

Fidèle à sa version décalée et poétique du temps qui passe au poignet, Hermès a imaginé, en quelque sorte, d'inverser les rôles. Sur cette montre atypique (2), c'est en fait le temps qui tourne autour des lunes... Au sein du boîtier en or jaune de 43 mm de son modèle Arceau, la maison propose un affichage simultané des phases de Lune aux hémisphères Nord et Sud de la Terre, animé par deux compteurs mobiles qui gravitent sur un cadran en dumortière. Une véritable chorégraphie dans laquelle ce sont les deux compteurs mobiles laqués bleu dégradés, le premier pour les heures et les minutes, le second pour la date, qui survolent deux lunes en nacre.

La plus horlogère

Jaeger-LeCoultre

Duomètre Quantième Lunaire, 49 500 €

Cette montre en acier au design vintage de 42,5 mm de diamètre est un exemple de belle horlogerie. Son cadran bleu (3) dégradé met en scène le concept de